



L'ALLIANCE POUR LES REQUINS

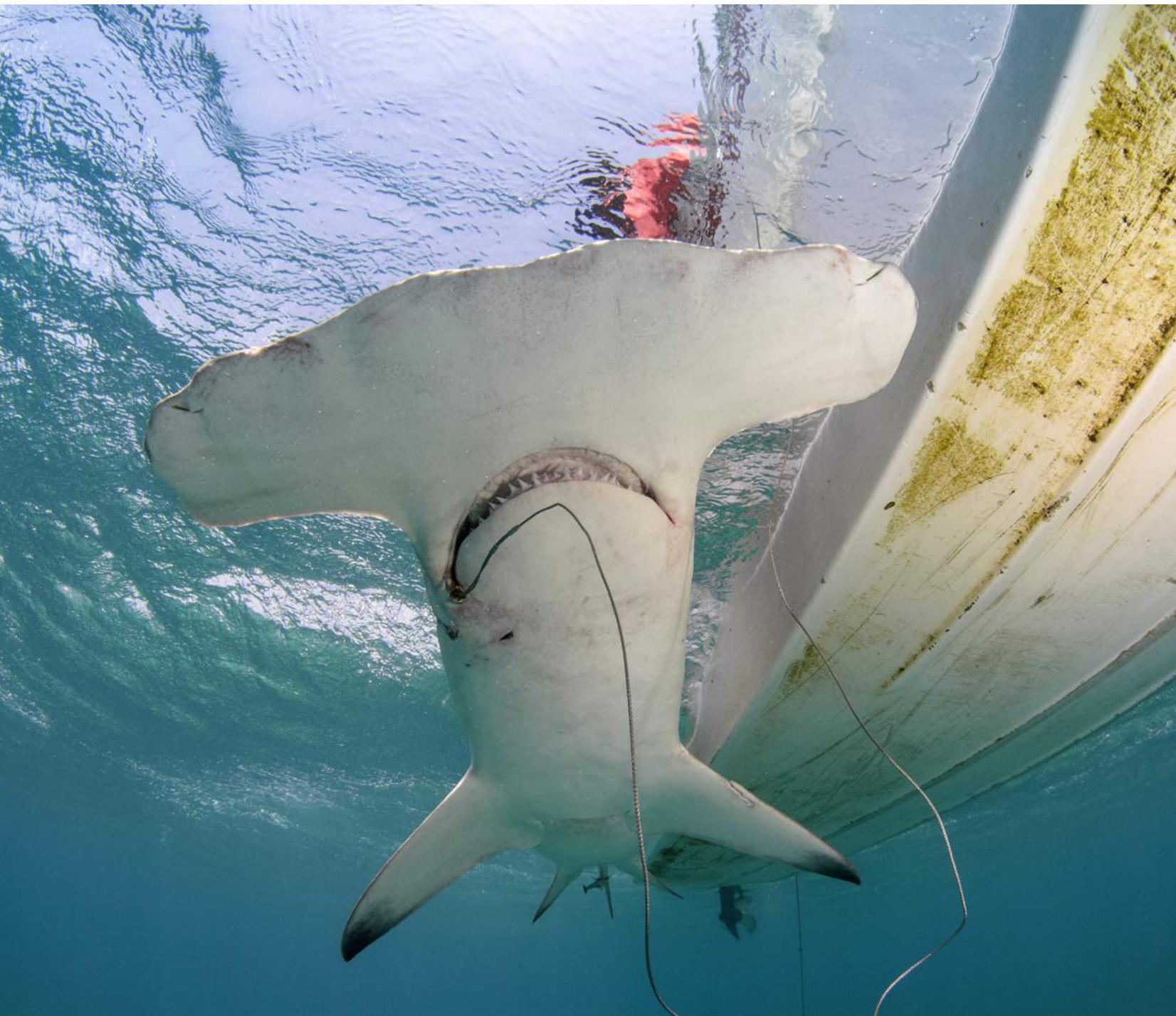
Face aux îles de la Caraïbe, le Belize abrite la deuxième plus grande barrière de corail du monde, après celle d'Australie : un écosystème d'une incroyable richesse, mis en danger par la disparition de ses grands prédateurs. Sur place, une ONG se bat pour les défendre.

**PAR MARIE LESCROART - PHOTOS PETE OXFORD,
LAURÉAT DE LA BOURSE UICN/NATURE IMAGES AWARDS 2014**





Grâce à la pêche scientifique à la palangre, les membres de l'ONG MarAlliance marquent les requins pour les étudier et les protéger.



La chair et l'aileton de ces requins sont très prisés à l'étranger : la pêche illégale fait des ravages sur les populations.

« **D**epuis les années 1970, les requins de récif et les raies se sont dramatiquement raréfiés, constate Rachel Graham, docteur en biologie et spécialiste de ces poissons. Aujourd'hui, il est très rare d'apercevoir un grand requin-marteau au Belize, et la dernière observation de poissons-scies, espèce de raie emblématique du pays, remonte aux années 1980. » En route pour le Kalahari, où elle devait débiter des recherches sur les lions, Rachel Graham a fait escale au Belize en 1998 pour quelques mois de travail de terrain en biologie marine. « Je dépannais une équipe travaillant sur les sites de frai de poissons. Nous avons découvert que les requins-baleines, espèce totalement méconnue à l'époque, se rassemblent par dizaines dans les eaux béliziennes, au printemps, attirés par le frai des vivaneaux. Il fallait voir les squales nager, bouche grande ouverte, pour gober les œufs des poissons juste après la ponte! »

Certaines scènes peuvent changer le cours d'une vie... Tombée amoureuse de ces géants mangeurs de plancton, Rachel Graham pose ses bagages et renonce à la savane. Celle que l'on surnomme parfois la « Jane Goodall aquatique » consacre le début de sa carrière à mettre au point de nouvelles méthodes pour suivre les migrations du plus grand poisson du monde. Avec ses collègues, elle s'engage aussi pour leur protection, et obtient la sanctuarisation de toutes les grandes frayères de poissons de récif dans les eaux béliziennes. « Pour nos recherches, nous travaillons en étroite collaboration avec des pêcheurs. Ce sont eux qui m'ont alertée sur la situation des autres requins. » Alors que les requins-baleines ne sont pas pêchés, les autres squales des récifs coralliens sont intensément exploités dans la région, y compris au Belize. Leur chair est peu consommée sur place, mais les pêcheurs locaux l'exportent au Honduras, au Guatemala et au Mexique. Le marché y est très demandeur,



RACHEL GRAHAM, biologiste spécialisée des requins, œuvre depuis une quinzaine d'années à la protection des requins; elle a fondé l'ONG MarAlliance en 2014.

en particulier durant le carême, ce poisson constituant une alternative bon marché à la viande... Comme les ressources marines ont déjà été décimées dans les eaux de leur pays, les Honduriens, Guatémaltèques et, dans une moindre mesure, les Mexicains se retrouvent alors eux aussi dans les eaux béliziennes pour y pêcher illégalement. Récemment, la demande asiatique en ailerons a accentué la pression sur les requins. Traditionnellement, les nageoires étaient laissées par le capitaine à ses membres d'équipage en guise de pourboire, pour qu'ils les vendent à leur compte. Désormais, elles rapportent plus que la chair du poisson.

INDISPENSABLES SUPERPRÉDATEURS

Même les pêcheurs qui ne ciblent pas directement les requins vident les eaux de ces grands prédateurs. « Beaucoup utilisent des filets maillants ou des palangres, de longues lignes où sont fixés des dizaines d'hameçons à intervalle régulier, explique Rachel Graham. Ces outils ne sont pas sélectifs : en plus des poissons à écailles, ils attrapent indifféremment des tortues et des dizaines de requins et de raies, de toutes tailles. » Or, ces poissons cartilagineux ont très peu de petits et se reproduisent très tard, pour la plupart à plus de dix ans.

La pêche a un impact dramatique sur leurs populations, car elle ne leur laisse pas le temps d'atteindre la maturité sexuelle.

En 2004, Rachel décide donc de changer de sujet d'étude. « Nos connaissances avaient bien progressé sur les requins-baleines, mais concernant les requins de récif, au Belize et dans la plupart des pays tropicaux, nous étions au point mort. » Or, comment protéger des créatures dont on ne connaît ni les déplacements ni les sites de reproduction ou d'alimentation? « Le gouvernement préfère financer des recherches sur les animaux à haute valeur commerciale, comme la langouste ou le lambi. Ils oublient que les requins vivants sont le pilier de l'écotourisme, qui rapporte au pays des millions de dollars », souligne-t-elle. Ces superprédateurs sont aussi la clé de voûte de l'écosystème corallien. Sans eux, leurs proies, comme les barracudas, peuvent devenir plus nombreuses, ce qui entraîne la raréfaction du maillon suivant dans la chaîne alimentaire. Ainsi, au Belize, on observe une diminution du nombre de poissons herbivores, en particulier les poissons-perroquets. Conséquence : les algues recouvrent de plus en plus le corail et finissent par étouffer le récif, et ainsi mettre à mal tout l'écosystème.

Amorcées au sud du Belize, les recherches menées par Rachel et son équipe ont





prouvé l'impact de la pêche artisanale sur les ressources naturelles du pays. «Plus on s'éloigne de la côte et de la frontière avec le Guatemala, plus les requins sont nombreux, explique-t-elle. Nous avons aussi montré que la densité de grands prédateurs est la même à l'intérieur du périmètre des aires marines protégées qu'à l'extérieur. Elles sont donc inefficaces, ce qui s'explique sans doute par l'omniprésence du braconnage.»

DES HOMMES SUR LE TERRAIN, DES ONG ENGAGÉES

L'étude de ces poissons craintifs, grands migrants, est complexe. «Nous combinons trois méthodes, explique Rachel. La première consiste à nager en ligne droite sur un kilomètre en relevant l'espèce et la taille de tous les grands prédateurs rencontrés. La deuxième utilise des caméras sous-marines placées à côté d'un appât, qui permettent d'attirer les requins et de les compter. Enfin, nous utilisons la pêche scientifique à la palangre. C'est le seul moyen de capturer l'animal pour fixer une marque sur sa nageoire dorsale et déterminer son espèce, sa taille et son sexe avec certitude, avant de le relâcher.» La «recapture» des animaux par les scientifiques ou par les pêcheurs, qui avertissent parfois Rachel lorsqu'ils remontent à bord de leur bateau un requin portant une marque, permet d'en savoir plus sur leurs déplacements, sur les sites qu'ils fréquentent ou sur leur taux de croissance...

Démarrés au sud du Belize, les travaux de Rachel Graham se sont étendus à l'ensemble des eaux du pays. En 2014, elle fonde l'ONG MarAlliance. «Grâce à plusieurs financements, en particulier celui du programme SOS - Save Our Species (voir encadré ci-contre), nous avons pu élargir notre action aux autres pays du récif méso-américain. Il s'agit d'étudier les grands prédateurs selon une même méthode, pour connaître leur abondance, leur distribution et les espèces présentes. Cette standardisation nous permet de comparer les résultats



D'AUTRES ESPÈCES sont étudiées, comme la tortue à écailles. Très recherchée, elle est aussi une victime collatérale de la pêche.

tats d'un site à l'autre, d'un pays à l'autre et ainsi de suivre l'état de la mégafaune marine au fil des années, explique la biologiste. Pour y parvenir, MarAlliance organise des échanges avec des scientifiques et des pêcheurs locaux afin de former ces

derniers au travail de terrain ainsi qu'à l'analyse des données recueillies.»

FAIRE ÉVOLUER LES MENTALITÉS

MarAlliance se donne également pour mission la sensibilisation des hommes. «Les premiers à avoir changé de regard ont été les pêcheurs», témoigne Rachel. Dan Castellanos, qui l'aide dans ses recherches depuis une quinzaine d'années, en témoigne: «À 9 ans, je pêchais déjà avec mon père. Longtemps, j'ai eu peur des requins, mais à force de les étudier, la peur s'est envolée. Aujourd'hui, ils me fascinent et je n'ai plus envie de les pêcher, sauf pour les relâcher vivants et améliorer leur protection.» L'ONG mène aussi des campagnes de sensibilisation des enfants à la situation des squales, et alerte le public sur le danger que représente la consommation de leur chair, qui contient des taux très élevés en métaux lourds, comme le mercure. Par ailleurs, des «groupes de conseillers sur les requins» au niveau national et à l'échelle de la Caraïbe sont formés. Ils rassemblent les acteurs concernés par la sauvegarde de ces poissons pour aider les gouvernements de la région à prendre conscience de la nécessité de les protéger et à trouver la meilleure stratégie pour y arriver. «Il est urgent d'interdire les filets maillants et les palangres», insiste Rachel. En 1996, la barrière de corail du Belize était classée au Patrimoine mondial de l'Unesco. Trois ans plus tard, ce joyau naturel a été déplacé sur la «liste du patrimoine mondial en péril». Elle n'en est toujours pas sortie... ■

EN SAVOIR PLUS

Un SOS pour les espèces en danger

Créé en 2010 et géré par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), le programme SOS - Save Our Species est financé par des dons du secteur public, des entreprises et des particuliers. Son originalité? Il s'appuie sur

l'expertise de la Commission de la sauvegarde des espèces de l'UICN pour sélectionner les projets les plus efficaces pour préserver les espèces les plus menacées du monde. Rachel Graham a bénéficié d'une aide financière du programme pour financer l'extension aux pays voisins des travaux qu'elle a menés au Belize, au titre de la sauvegarde

du grand requin-marteau. Classé «En danger» sur la Liste rouge des espèces menacées de l'UICN, celui-ci fait partie des requins ciblés par son travail.

Sites internet

www.sospecies.org
www.maralliance.org
www.peteoxford.com



Les recherches ont démarré au Belize en 2004, puis ont été étendues aux autres pays du récif méso-américain.